

Quand Dieu pleure

Pourquoi le Tout-Puissant compatit
à nos souffrances

JONI EARECKSON TADA
& STEVEN ESTES





J'ai si mal

La nuit africaine avait l'odeur et l'aspect du goudron. Seul le faisceau lumineux d'une lampe de poche nous indiquait la voie. L'odeur âcre des détritux me donnait envie de vomir. Je voulais entrer prudemment dans l'abri, mais mon compagnon m'a devancée, tout naturellement. Soulevant le rabat de la toile de l'abri, il a éclairé les ténèbres de sa lampe de poche avant d'entrer. Je l'ai suivi dans mon fauteuil roulant.

Lorsque le rabat est retombé derrière moi, cela a eu pour effet d'étouffer la douzaine de bruits provenant des taudis de la rue. Mes yeux allaient désormais faire la majeure part de l'apprentissage. Il a élevé sa lampe de poche assez haut pour éclairer une jeune femme à la chevelure et à la peau noires comme les ombres. Elle n'avait pas de mains. Elle était assise sur une pailleasse, ses jambes maigres étendues. Ce n'est pas ce qui m'a frappée, cependant. J'avais vu les ruelles pleines de gens qui, en raison de la poliomyélite ou d'une amputation, avaient des moignons calleux en guise de mains et de pieds. Tous étaient sans abri. Les tétraplégiques comme moi ne survivent pas au Ghana, en Afrique équatoriale, et encore moins sur les trottoirs de ce coin misérable d'Accra, la capitale. Seules les personnes handicapées suffisamment robustes pour se débrouiller seules parviennent à survivre dans ces rues aspergées d'urine et jonchées d'ordures en décomposition.

La lueur de la lampe de poche de mon compagnon a éclairé le minuscule abri. Quand la jeune femme m'a vue, elle a souri de toutes ses dents, comme on sourit en Afrique. Ses yeux sombres scintillaient à la lumière de la lampe lorsqu'elle a souri à mon compagnon. Elle connaissait bien ce pasteur africain dont le ministère consistait à parcourir les rues et les ruelles à la recherche des aveugles et des boiteux.

Le pasteur s'est éclairci la voix pour faire les présentations. « Ama, dit-il avec un accent et un air britanniques, j'aimerais beaucoup vous présenter Joni, mon amie américaine. » Elle a répondu par une salutation dans sa langue tribale. On m'a dit qu'Ama, citoyenne de cette ancienne colonie britannique, comprenait l'anglais. Nous avons donc poursuivi notre conversation comme si nous prenions le thé, assises à une table. Oui, j'étais heureuse de la rencontrer, elle et ses amis de la rue. Certes, notre voyage avait été long, mais nous étions ravis d'être venus. Notre groupe des ministères « Joni and Friends » [Joni et amis] (JAF Ministries) était là pour les équiper de fauteuils roulants, elle et quelques-uns de ses amis. Voudrait-elle se joindre à nous au bout de la rue ? Bien sûr que oui. Pourrait-elle sourire dans ma direction pour que je voie son sourire toute la soirée ? Nous avons rigolé. Elle l'a fait.

J'ai été saisie. Oui, mon cœur a été saisi par cette jeune Africaine devenue pour moi le symbole des handicapés chrétiens des rues d'Accra, mais aussi par son pasteur qui, armé d'une lampe de poche, a choisi de passer ses journées à ratisser la terre. La puanteur des ordures en décomposition saturait les rues, mais quelques minutes passées avec Ama en ont fait, comme par miracle, un parfum de vie.

Je suis sortie à reculons de l'abri de fortune et j'ai été avalée par l'obscurité de la nuit. J'ai suivi la lampe de poche dans la rue parsemée d'immondices tout en vacillant sur des morceaux d'asphalte. Mes amis du ministère JAF (ceux qui avaient apporté les béquilles et les fauteuils roulants) m'ont hissée sur le trottoir d'en face. Où allons-nous ? Suivons la lampe de poche !

D'une ruelle sombre sont sortis en rampant deux adolescents traînant leurs jambes tordues. « Des survivants de la polio », pensais-je, tandis qu'ils se joignaient à notre groupe. On a rattrapé une femme en robe tribale qui avançait dans son fauteuil branlant. Un homme de quatre-vingts ans, sans jambes, ne mesurant pas plus d'un mètre, sautillait sur le trottoir. Il m'a

souri. Je me suis arrêtée. Il s'est alors dandiné tant bien que mal pour me tendre son moignon et me serrer la main. Je me suis penchée pour appuyer mes doigts paralysés contre son moignon, et notre poignée de main étrange nous a fait sourire. Les chants et les applaudissements dans la rue nous attiraient dans leur direction. À l'approche de notre groupe, les orphelins et sans-abris se sont écartés pour nous accueillir, sous la lueur d'un éclairage au néon. On venait d'arriver au beau milieu d'un culte d'adoration qui avait lieu sur le trottoir.

Nous, les Occidentaux, étions assis sur des bancs, face à une foule hétéroclite. « Et maintenant, frères et sœurs en Christ, a crié le pasteur, accueillons chaleureusement nos chers amis d'Amérique qui sont venus de très loin pour nous apporter des fauteuils roulants et des Bibles ! » Des applaudissements ont retenti, puis un chant de bienvenue a été entonné. La tonalité exceptionnellement riche des voix africaines chantant à l'unisson a serré mon cœur et mes larmes ont coulé librement alors que j'écoutais les personnes handicapées applaudir à la suite des témoignages de chacun et des lectures de la Bible. Une demi-heure de louange ininterrompue s'est facilement écoulée avant qu'on me demande de prendre la parole.

« Je vous remercie, mes amis, pour votre accueil », ai-je dit tout en me dirigeant vers un espace dégagé sur le trottoir. Mon ami de JAF a poussé un fauteuil roulant à offrir, juste à côté de moi. « Dieu est bon ! » a crié quelqu'un, tandis que le premier enfant y prenait place. Un autre fauteuil pour une autre personne handicapée. Les gens se sont mis à applaudir de façon rythmée tandis qu'on leur passait des béquilles et des fauteuils roulants. Les applaudissements sont devenus plus saccadés, plus forts et plus rapides. Ama, le sourire resplendissant, bougeait la tête en suivant le rythme, tout en frottant ses moignons sur les accoudoirs en cuir de son fauteuil. Des adolescents atteints de polio ont commencé une danse dans l'espace dégagé.

« Regarde, dis-je à un membre de l'équipe, même s'ils savent qu'il n'y a pas assez de fauteuils roulants pour tout le monde, les gens se réjouissent pour ceux qui ont reçu quelque chose. »

La lune montante éclairait la nuit du côté est. Alors qu'on s'apprêtait à quitter le bidonville, les Africains nous ont fait leurs adieux avec un dernier chant :

Oui, parce qu'il vit, je n'ai rien à craindre,
 Mes lendemains sont assurés.
 Car dans ses mains il tient ma vie,
 Pour ce temps et l'éternité, je sais qu'il vit !

Est-ce la lueur du néon ? me demandais-je, en contemplant leurs sourires.
 Non. C'était leur joie qui rayonnait dans ce lieu.

Mon ami pasteur nous a éclairé le chemin pour qu'on puisse regagner la fourgonnette. Tout en remontant la rue cahin-caha, mes pensées étaient brouillées. Tant d'allégresse au milieu de tant de misère ! La joie, telle une marguerite, poussait sur un tas de fumier.

« Qu'arrive-t-il à Ama quand il pleut ? Qui s'occupe d'elle ? » ai-je demandé.

La lueur de la lampe de poche a donné de l'éclat à son sourire. « Dieu prend soin d'elle. »

La chaleur torride. Des gens sans le sou. Une jeune fille sans mains ni jambes pour marcher, sans un lit ni ventilateur, vivant à même le sol. J'ai peine à croire que Dieu prend bien soin d'elle. Je me souviens d'avoir entendu quelque chose ; un garçon qui vivait dans une boîte, à côté d'un tas d'ordures, a dit : « Vous, les Occidentaux, on ne vous comprend pas. Dieu vous a donné tant de choses ! Vous avez été tellement bénis... Pourquoi tant de gens dans votre pays sont-ils si malheureux ? »

DE NOTRE CÔTÉ DU MONDE

On a des maisons de style ranch, l'assurance-emploi, trois repas par jour, des coupons rabais pour le supermarché ou encore des bons alimentaires, et pourtant, on n'est pas satisfait. Étrange, non ? Les célibataires veulent être mariés. Ceux qui sont mariés veulent un conjoint parfait. Avec le conjoint parfait, on veut plus de temps pour profiter de la vie.

Parfois, on en a trop. Des frais médicaux très élevés. Quatorze visites à l'hôpital et huit interventions chirurgicales. Un accident vasculaire cérébral qui prive notre mari de la parole, ou des chromosomes à l'origine d'un retard chez notre petit-fils. On vient d'enterrer un être cher et on se demande comment on va affronter l'avenir seul. On s'effondre sous le poids

du fardeau, déconcerté en voyant que la vie abondante, censée être notre lot, est pour les autres.

On veut ce qu'on n'a pas.

On a ce qu'on ne veut pas.

Et on est malheureux.

Même si l'histoire d'Africains nobles endurant leurs souffrances avec joie est source d'inspiration, Dieu (nous essayons de nous en persuader) ne voudrait pas nous voir en arriver au même point que les pauvres au Ghana. Notre Dieu existe pour nous rendre heureux, donner un sens à notre vie et résoudre nos problèmes. *Notre* Dieu nous traite différemment. Peut-être sommes-nous conditionnés par l'éthique puritaine à trouver résolument une solution. Notre culture occidentale (et le Dieu qui l'inspire) a construit des hôpitaux et des institutions pour atténuer les souffrances. Nous sommes civilisés et telle est notre vision de Dieu.

Il est notre Père, ainsi qu'il se décrit dans sa Parole, et les pères veulent le meilleur pour leurs enfants (pas des vêtements usés, troqués dans la rue, pas d'abri de fortune qui s'effondre à la moindre pluie torrentielle). Il est notre Sauveur qui assure notre paix et notre bien-être en écrasant les œuvres du diable, dont les maladies et les catastrophes. Il promet une vie abondante (et Dieu tient toujours ses promesses). Il est notre libérateur, nous délivrant de l'esclavage du péché et de ses effets. Par ses meurtrissures, nous sommes guéris.

Être affranchi de la souffrance, c'est être heureux, non ?

C'est la ligne de pensée que j'ai adoptée peu après l'accident de plongée qui m'a laissée paralysée en 1967. Couchée sur le dos dans un lit à retournement avec ma tête immobilisée dans des pinces en acier, je pouvais regarder uniquement vers le haut. Une position toute naturelle pour parler à Dieu. J'essayais d'imaginer ce qu'il pensait. Si Dieu était Dieu (j'étais convaincue de sa toute-puissance et de sa bienveillance), il devait être aussi désireux que moi de soulager ma douleur. Un Père céleste pleurerait sûrement sur moi, à l'instar de mon père, debout à mon chevet, qui pleurerait souvent en serrant la barrière de sécurité. J'étais une enfant de Dieu, et Dieu ne ferait jamais rien pour nuire à l'un des siens. Jésus n'a-t-il pas dit : « Quel est parmi vous le père qui donnera une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? Ou, s'il

demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson ? Ou, s'il demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ? Si donc, méchants comme vous l'êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ? » (Lu 11.11-13.)

Un Dieu si bon mérite qu'on le poursuive. Par conséquent, dès ma sortie de l'hôpital, mes amis me conduisaient à Washington, D.C., pour que je sois la première de la file, chaque fois que la célèbre guérisseuse, Kathryn Kuhlman, venait en ville. Mme Kuhlman entrait sur scène, flottant dans sa robe blanche, et mon cœur battait la chamade tandis que je priais : *Seigneur, la Bible dit que tu nous guéris de toutes nos maladies. Je suis prête à ce que tu me sortes de mon fauteuil roulant. S'il te plaît, pourrais-tu le faire ?*

Dieu a répondu : je n'ai jamais quitté mon fauteuil, mon trône. La dernière fois que je suis repartie d'une croisade de Kathryn Kuhlman dans mon fauteuil roulant, j'étais le numéro quinze dans une file d'attente de trente personnes en fauteuil roulant, espérant prendre l'ascenseur du stade au plus vite, avant les personnes munies de béquilles. Je me souviens d'avoir observé les gens déçus et confus autour de moi, et d'avoir pensé : *quelque chose ne va pas avec cette scène. Est-ce la seule façon d'affronter la souffrance ? Chercher désespérément à la faire disparaître ?*

De retour chez moi, lorsque j'ai aperçu mon reflet dans le miroir, j'y ai vu la même expression maussade que la leur. J'étais tout aussi perplexe que les gens qui attendaient l'ascenseur. *Que ce soit bien clair : Dieu est bon. Dieu est amour. Il est tout puissant. De plus, quand il était sur terre, il a cherché à soulager les souffrances de tout le monde, de la femme atteinte d'hémorragies au serviteur du centurion. Alors pourquoi ma nièce Kelly, âgée de cinq ans, est-elle atteinte d'un cancer du cerveau ? Pourquoi mon beau-frère a-t-il abandonné ma sœur et leur famille ? Pourquoi l'arthrite de papa ne répond-elle pas aux médicaments ?*

Bonnes questions.

Alors que les réponses nous échappent, car les voies de Dieu sont impénétrables, le feu de la souffrance est ravivé. On ressent l'ardeur de vouloir ce qu'on n'a pas et d'avoir ce qu'on ne veut pas. Dieu semble impassible. Le bonheur nous échappe. On est mécontent et agacé.

Je me demande combien de ces personnes à l'expression maussade attendant l'ascenseur après la croisade de guérison ont continué de croire en Dieu. C'était il y a près de trente ans. Font-elles toujours la queue ? Espèrent-elles toujours ? « L'espoir différé rend le cœur malade », et un cœur humain ne supportera le brisement qu'un certain nombre de fois.

Si Dieu est un Dieu qui brandit l'espoir comme une carotte avant de nous l'arracher, il n'est pas étonnant que notre soif de lui et notre confiance en lui diminuent.

NOUS SOMMES FAIBLES, MAIS IL EST FORT

On pourrait apprendre une leçon de ces Africains. Comme ils souhaiteraient avoir trop de bons alimentaires ! Oh, et que dire d'une grande maison à balayer ! Un aspirateur électrique ? Ce serait très pratique pour nettoyer l'abri de fortune d'Ama. Et la guérison ? Ils seraient ravis de voir des jambes et des pieds leur pousser à partir des moignons qui leur restent ! Leur souffrance est une fosse, un gouffre béant. Pourtant, malgré leur souffrance indicible, ils semblent s'abandonner à Dieu dans une confiance totale.

Ne pensez pas que je cherche à les encenser. Je ne cherche pas à prouver qu'ils sont meilleurs. Avant de vous empresser d'en faire des saints, n'oubliez pas qu'Ama et ses amis ne sont pas si différents de nous. Eux aussi veulent ce qu'ils n'ont pas.

La différence réside dans leur façon de voir Dieu.

Au cours d'une soirée chaude et venteuse, alors qu'on se préparait à monter à bord de notre jet pour quitter le Ghana, j'ai conversé avec une employée de l'aéroport africain sur le tarmac.

Quand je lui ai parlé des gens grandement éprouvés et pourtant heureux qu'on avait rencontrés dans les bidonvilles, elle a répondu : « On doit faire confiance à Dieu. Notre peuple n'a nul autre espoir. » Elle a replacé ses cheveux décoiffés de sa main et m'a jeté un regard franc et complice, avec un large sourire stoïque. Elle était sincère. Je lui ai demandé comment elle pouvait garder le sourire. Elle a haussé les épaules. « Moi aussi, j'ai Dieu. »

Elle faisait paraître tout cela comme si c'était si simple. *Ça l'est peut-être*, pensai-je. Elle a le même Dieu que nous. La même Bible. Et concernant la

souffrance, elle a le même texte que nous ; 2 Corinthiens 12,9,10 stipule clairement : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc bien plus volontiers de mes faiblesses, afin que la puissance de Christ repose sur moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses, pour Christ ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort. »

Les difficultés nous poussent vers Dieu. C'est une vérité universelle, que nous avons tous apprise dans la vieille chanson de l'école du dimanche : « Nous sommes faibles, mais il est fort. »

C'est ce que j'ai vu cette nuit-là, en Afrique. Notre ami pasteur nous a reçus à bras ouverts : « Bienvenue dans notre pays où notre Dieu est plus grand que votre Dieu. » C'était un fait heureux : Dieu semble toujours plus grand à ceux qui ont le plus besoin de lui. Et la souffrance est l'outil qu'il utilise pour nous aider à avoir plus besoin de lui.

Mieux connaître Dieu par la souffrance ? C'est une pensée étrange. Pourtant, il y a ce copain du lycée qui *n'avait jamais pris* Dieu au sérieux jusqu'à ce que le malheur frappe. Obtenir une bourse de footballeur à l'une des universités de Big Ten Universities accaparait toute son attention. Mais dans sa deuxième année à Nebraska, il a été percuté sur la ligne des cinq verges. Deux interventions chirurgicales et trois saisons sur le banc l'ont fait profondément réfléchir : la vie est courte ; quelles étaient ses priorités ? Aujourd'hui, il est toujours impliqué dans le sport (il entraîne les Tiny Tornadoes après le travail), mais il a revu ses priorités. Il consacre beaucoup de temps à l'étude de la Bible et à la prière.

Plus proche de Dieu suite aux épreuves ? Une autre curiosité. Pourtant, le couple au bas de la rue avait tendance à être un tantinet matérialiste. Mais l'an dernier, quand il a perdu son emploi, ils se sont mis à prier plus assidûment, ils se sont contentés de moins et en ont tiré des leçons. Ils ont constaté que la famille avait plus de valeur que les biens matériels, que le collège public n'était pas si mal pour leur fille censée fréquenter l'université de Princeton, et que Dieu prenait soin d'eux pendant ce temps de transition.

Découvre-t-on la main de Dieu dans le chagrin ? Une singularité de plus. Pourtant, il y a l'histoire de cet homme âgé de vingt-six ans dont la petite amie lui a rendu la bague de fiançailles. Il l'a laissée sur sa commode pendant

des mois en signe de sa vie sentimentale ratée. Il a surmonté son chagrin en s'investissant auprès d'un enfant perturbé qui vivait dans le voisinage et qui n'avait jamais connu son père. Il l'emmenait à l'écurie le week-end et lui a appris à monter à cheval. Ça l'a fait grandir. Il a appris que ses problèmes étaient infimes en comparaison. Deux ans plus tard, cet homme s'est arrêté dans une librairie pour acheter un cadeau et a remarqué une jolie blonde avec un sourire à tomber par terre, qui feuilletait un calendrier de chevaux. Ils ont bavardé et ont découvert qu'ils avaient plus en commun que l'équitation. Il l'a amenée galoper le week-end suivant, a rejoint le groupe de célibataires de son Église, et peu de temps après, elle lui a dit « oui » quand il l'a demandée en mariage sur la balançoire de son porche. Aujourd'hui, il frémit à l'idée qu'il aurait pu l'avoir manquée.

Lorsque nous sommes faibles, Dieu est-il fort ? Bien sûr, nous le croyons. Alors, pourquoi avons-nous tant de soucis en présence d'une crise ? Pourquoi demande-t-on toujours *pourquoi* ? Un indice se cache dans les questions que l'on pose : « Est-ce qu'un jour, je serai heureux à nouveau ? » et « Comment cela contribue-t-il à mon bien ? » Les questions en tant que telles sont techniques et axées sur soi. Même quand on trouve de bonnes explications, comme le joueur de football du Nebraska qui a revu ses priorités, le couple matérialiste qui a appris à vivre avec moins ou le jeune homme dont le chagrin l'a conduit à rencontrer son âme sœur, même les bonnes raisons peuvent être axées sur soi :

« La souffrance m'a certainement aidé à me ressaisir sur le plan spirituel. »

« Je vois comment cette épreuve m'a fait grandir et a amélioré ma vie de prière. »

« Imagine ce que j'aurais manqué si je n'avais pas eu ce chagrin ! »

« Cette épreuve a vraiment renforcé mon couple. »

Remarquez toutes les références au moi.

Dieu les remarque également.

SOUFFRIR AU-DELÀ DES LIMITES

Vague après vague, le champ de marguerites ondule sur la berge, juste à quelques mètres de là où nous sommes assis. Au gré du vent, les branches des pins se balancent, mes cheveux dansent et mon esprit en est rafraîchi. N'a-t-on jamais vu une cour arrière baignée d'autant de lumière ? John McAllister et moi sommes assis dans nos fauteuils roulants, rigides dans la brise. Il regarde au loin la montagne, une écharpe de laine bien attachée autour du cou. Il ressemble à la statue d'un personnage noble et célèbre ou à un érudit méditant dans son jardin.

« J'ai besoin de venir ici plus souvent, soupirai-je. J'aime tant ce panorama, aujourd'hui. J'apprécie ton amitié. »

« Ha ha ha ! » Il éclate de rire, mettant de côté le compliment comme un cadeau à savourer plus tard. Je compare nos situations. Près de trois décennies de paralysie ont laissé de graves séquelles sur mon corps. Mais une maladie nerveuse dégénérative est coupable d'avoir grandement abîmé le sien. Il est comme un chêne de plus d'un mètre quatre-vingt, courbé et dépérissant.

Une amie infirmière s'approche avec une seringue et un récipient en plastique rempli d'un liquide crémeux. Lui et moi continuons à bavarder tandis qu'elle défait les boutons inférieurs de sa chemise. Son abdomen blanc est exposé, ainsi qu'un bandage et un tube d'alimentation permanent. Elle introduit son dîner dans le tube. Il ne semble pas embarrassé. Néanmoins, je couvre le moment : « Ça doit être difficile de savoir à quel moment rendre grâce quand on est alimenté par un tube ! »

Il acquiesce de la tête. Je pense à l'époque où il était plus fort, plus mobile, apte à faire du bénévolat dans une maison de repos, cherchant toujours des façons de rester actif, de continuer à servir, de continuer à agir. L'infirmière débranche la seringue et essuie son abdomen, comme elle aurait essuyé une bouche avec une serviette. Je suis reconnaissante pour son professionnalisme. John tient à rester propre. La douche est l'une des choses normales auxquelles il tient mordicus. Tout le reste appartient au passé.

Les mois passent. L'air se fait plus froid, les journées plus courtes. Le fauteuil roulant de John reste dans le coin, inutilisé. Il est trop faible pour s'y asseoir. Son lit est au centre du salon. John y demeure. Ses nuits ne sont

plus douces. Les ombres renvoient ses spasmes dans la pièce. La gravité est son ennemi, tandis que le poids de l'air pèse sur sa poitrine. Sa respiration devient laborieuse. Il lui est impossible d'appeler à l'aide.

Il a pourtant besoin d'appeler à l'aide ce soir. Dans l'obscurité, une fourmi le trouve. Elle va chercher les autres, et elles arrivent. Des centaines, puis des milliers. Une légion silencieuse se fraye un chemin dans le bas de la cheminée, à travers le plancher, avant de remonter secrètement son tube d'urine et de recouvrir entièrement son lit. Elles se déploient sur les collines et les vallées de la couverture de John, se faufilant en dessous de son corps et en grimpant dessus. Le voici recouvert d'une invasion noire qui grouille.

Je suis de l'autre côté de l'océan, en Angleterre, lorsque le fax arrive à mon hôtel pour m'apprendre la nouvelle. La femme de John et une infirmière l'ont trouvé en début de matinée avec des fourmis dans les cheveux, la bouche et les yeux. Sa peau a été gravement mordue et brûlée. *Prie pour lui*, rapporte le fax, *on ne l'a jamais vu aussi déprimé*. Je ne suis pas à l'hôtel lorsque le message arrive. Je suis à une conférence pour parler du sort des personnes handicapées. Je parle de la miséricorde de Dieu et de sa protection des faibles et des plus vulnérables.

Assise près du bureau de la réceptionniste, je veux lire le fax une deuxième fois, mais je ne peux pas. J'ai si mal. John est chrétien. Son Dieu peut voir dans l'obscurité.

Pourquoi, au nom du ciel, pourquoi ? *Dieu, qui es-tu ?* ai-je presque envie de dire.

Si vous connaissiez John, vous diriez la même chose. Ce n'est pas une histoire de ligaments déchirés sur un terrain de football. Ce n'est pas une lettre de refus courtois pour une aide financière à Princeton. Ce n'est pas un chagrin d'amour après le retour d'une bague de fiançailles. C'est dément. C'est la souffrance qui s'acharne sur une personne en saccageant sa santé mentale au passage. C'est l'affliction hors contrôle. Cette souffrance-là ne *m'attirerait* jamais à Dieu, pensez-vous. Elle *m'éloignerait* de lui.

Doit-on présumer que cette souffrance-là aide une personne à mieux connaître Dieu ? Que son but est de l'amener un peu plus près de Dieu ? Est-ce l'idée de Dieu pour accomplir quelque chose de profond dans nos vies ?

Quelqu'un peut-il donner un sens à cela ? Qui croit vraiment cela ?

REVENONS À LA BIBLE

Dévêtu jusqu'à la taille et plaqué au sol par les autorités, Paul ferme les yeux. Une paire de sandales traîne dans la poussière derrière lui. Il entend la foule se calmer, puis quelqu'un prend son souffle, et – slash ! – le coup sifflant du cuir et sa morsure. Le garde trouve son rythme et la raclée devient sérieuse.

La flagellation était caractéristiquement juive : trente-neuf coups d'un fouet triple. Trente-neuf, pas quarante. La loi mosaïque autorisait jusqu'à quarante, mais mieux valait ne pas prendre le risque de dépasser les limites.

Au trentième coup, la langue de Paul traîne dans le sable. Avant la fin de sa carrière, il goûtera la poussière à l'extérieur de cinq synagogues similaires. Il connaîtra aussi la douleur des plaies béantes sous le bâton de Rome, échappera de justesse à l'assassinat, s'accrochera à l'épave d'un navire en pleine mer pour une journée et une nuit entière, sera enchaîné pendant des années, et sera laissé pour mort après une lapidation par la foule (2 Co 11.24-27).

Il aurait pu éviter tout cela. Une simple abdication aurait suffi, ou un silence discret dans les moments critiques. Mais Paul ne pouvait se retenir. Ses ennemis en sont venus à détester son interminable crachotement de citations, sans mentionner son intelligence redoutable. Ils ne pouvaient tromper Paul. Il connaissait leur objection plus profonde. Ce que ses ennemis détestaient vraiment, c'était le personnage invisible derrière chaque débat et chaque discussion qu'il entamait, celui dont il n'était pas digne de délier les sandales, pour reprendre les propos de Jean-Baptiste. C'est le souvenir de cet homme invisible qui a encouragé Paul à persévérer.

Bien sûr, ce qui énervait tout le monde, c'était toujours les fameux « trois jours passés dans la tombe et *puis...* » Les Grecs ne s'étaient-ils pas esclaffés à ce propos ? Un mort s'extirpant de sa tombe en sautillant ? Un cadavre se promenant dans la ville ? Ha ha ! Cela dit, ce qui divertissait les Grecs rendait les Juifs furieux. Comment un simple mortel ose-t-il prétendre au même rang que le Tout-Puissant ? Surtout un rabbin bâtard de la campagne qui a souillé le sabbat de ses soi-disant guérisons et enseignements corrompus¹ ! Il fallait qu'il soit fou pour se faire crucifier !

Or, Paul avait vu ce Rabbin. *Après* l'enterrement. Moins d'une décennie plus tard. Ce Rabbin était apparu à Paul et sa caravane sur la route de Damas, enveloppé d'une gloire aveuglante, s'exprimant depuis le troisième ciel et d'une majesté indescriptible. Ressuscité, sans nul doute. Ce seul incident a convaincu Paul que Jésus de Nazareth était bien le Fils de Dieu annoncé depuis longtemps par les prophètes, venu affronter la mort pour régler la dette du péché de l'humanité, avant de revenir à la vie et de la déverser en abondance sur les autres.

Quelques heures plus tard, ce même Christ ressuscité est apparu de façon plus douce à un chrétien de Damas pour lui demander de trouver Paul et de le baptiser. Le message s'est terminé par une annonce : « Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi, pour porter mon nom devant les nations, devant les rois, et devant les fils d'Israël ; et *je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom* » (Ac 9.15,16).

La révélation s'est avérée exacte. Paul était destiné à répandre la renommée de Jésus plus que tous les autres apôtres réunis. Toutefois, il a extrêmement souffert par la même occasion.

Combien on l'admire ! Combien de fois on le cite ! On aspire à vivre noblement, à parler avec la même audace, à combattre nos vices aussi vaillamment que lui. On aspire à refléter son cœur et son âme, totalement transformés par la puissance de résurrection de Christ.

Des amis de Paul désiraient la même chose à son époque. « On veut être comme toi, Paul. Quel est ton secret ? Comment peut-on connaître Dieu comme tu le connais ? » L'apôtre s'est confié à eux dans une lettre. Il a décrit ce qui alimentait sa vie spirituelle remarquable et ce qu'*il* désirait ardemment :

Ainsi je connaîtrai Christ, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, en devenant conforme à lui dans sa mort (Ph 3.10).

« Tout ce qui m'intéresse, c'est de connaître Christ », a écrit Paul.

Quand tout va pour le mieux, on dit vouloir la même chose. La vie est plus heureuse quand on est en bons termes avec son Créateur.

« Tout ce qui m'intéresse, c'est de... faire l'expérience de la puissance de sa résurrection. »

Absolument ! Parlons-en. On aspire tant à s'élever au-dessus des circonstances, tout comme il est passé de la mort à la vie. Un bon nettoyage en profondeur de notre âme ne ferait pas de tort. Dieu sait combien on a besoin de son aide pour vaincre nos vices. On aspire tous à faire mieux.

« Tout ce qui m'intéresse, c'est de... partager ses souffrances. »

Euh, attendez. Peut-être que l'apôtre exagère un peu, non ? On ne veut pas vraiment partager les souffrances du Christ ou de quiconque. Après réflexion, toutefois, on reconnaît que les temps difficiles, à dose modérée, peuvent être un bon tonique pour l'âme. Ce sujet de la souffrance est, sans aucun doute, une partie importante de la vie chrétienne que l'on devrait mieux connaître, dans la mesure où l'intensité est maintenue à un niveau gérable.

« Tout ce qui m'intéresse, c'est de... devenir conforme à lui dans sa mort. »

Quoi ? Devenir comme le Christ dans sa *mort* ? Comme un martyr par crucifixion ? Comme dans une mort lente où l'on « porte notre croix » et où Dieu nous dépouille lentement de tout ce qui nous est cher ? Vous voulez dire en conformité avec la mort de Christ comme quand on me gave de force de choses que je ne veux pas tout en désirant les choses que je n'ai pas ? Un « Dieu-qui-dit-m'aimer » m'enfoncerait la souffrance dans la gorge comme ça ? Pouah !

Attendez une minute, dites-vous. Si l'apôtre Paul est notre prototype, si Dieu donne Paul en exemple pour nous montrer qu'on peut faire pareil, a-t-il la moindre idée de la souffrance que j'endure ?

Est-ce qu'un mari l'a quitté en lui laissant une montagne de factures ? Est-il né avec une cicatrice au visage qui a attiré les regards et les moqueries dans l'aire de jeux ? Gémit-il et brûle-t-il du désir de vivre les simples plaisirs sensuels que je ne connaîtrai jamais plus ? Dieu est-il dans une prison iranienne, avec les yeux bandés, attendant son sort ? Gèle-t-il lentement jusqu'à la mort, le soir du Nouvel An, sur un trottoir de New York ? Vit-il avec le souvenir de parents abusifs, de l'inceste ou d'un viol ? A-t-il vu des êtres humains qu'il chérit (des enfants, pour l'amour de Dieu !) se tordre de douleur ? Parlons des vraies choses !

Qui est ce Dieu que je croyais connaître ?

Qui est ce Dieu qui nous propose de ramper sur des éclats de verre juste pour le plaisir d'être en sa compagnie ?

PREMIÈRE PARTIE

Qui est ce Dieu ?



Un débordement d'extase

Bien avant l'existence de la matière, avant la première respiration du cosmos, avant que le premier ange n'ouvre les yeux, alors qu'il n'y avait rien, Dieu vivait déjà depuis toujours. Non seulement il existait depuis toujours, mais il était *heureux* depuis toujours. Tout ce que Dieu était, il l'est toujours et le sera éternellement.

Étrange pensée pour nous, gens modernes. Qui a dit que Dieu était heureux ? En supposant que cela soit vrai, est-ce une bonne nouvelle ? Après tout, l'humanité entière se traîne péniblement dans la souffrance. Dieu peut-il regarder tout cela en se balançant dans un hamac ? Peut-être la notion d'un Créateur satisfait et impassible vous dérange-t-elle ? Ce ne devrait pas être le cas. En effet, si Dieu doit secourir quelqu'un d'un chagrin, il vaudrait mieux qu'il ne saigne pas lui-même.

Peu de gens, aujourd'hui, croient en un Dieu bienheureux, pas même ses soi-disant admirateurs. Regardez les récentes discussions télévisées, organisées au coin du feu par Bill Moyers, à propos de la Genèse. Dans l'émission, des érudits de la Bible s'assoient pour discuter du livre de Moïse. Voyez quel genre de Dieu la plupart d'entre eux y découvrent : un dieu inquiet, incertain, mesquin, jaloux, voire vindicatif. Adam et Ève le prennent au dépourvu en mangeant du fruit défendu, et le voici avec un grave problème à résoudre. D'abord, il devient nerveux se ronger les ongles, à en faire tourner

les têtesréagit de manière excessive et les renvoie. Il va probablement le regretter le lendemain matin.

Pourtant, la Bible l'appelle le « Dieu bienheureux » (1 Ti 1.11). Pas un dieu menaçant, qui cherche désespérément à attirer l'attention sur lui, mais « le bienheureux et seul souverain, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité... » (1 Ti 6.15,16.) Une traduction dit carrément « le Dieu béni¹ ».

Les Grecs de l'Antiquité employaient ce terme pour décrire les riches et les puissants, la crème de la société, et désigner les dieux, qui pouvaient avoir tout ce qu'ils voulaient et agir à leur guise. Jésus l'a utilisé pour dire : « Heureux les débonnaires... les pauvres... ceux qui procurent la paix. » Il voulait dire par là que ces gens sont fortunés et enviables, car ce sont eux les bienheureux.

C'est le même mot utilisé dans la Bible pour décrire Dieu. Pour être précis, *satisfait* n'est pas assez fort. Dieu est vraiment *heureux*. Analysez la vue d'ensemble que présente la Bible et vous découvrirez qu'il déborde de joie. Il ne se contente pas d'exister : il prospère².

Qu'est-ce qui rend Dieu si heureux ? Pensez-y. Contrairement à nous, il ne manque de rien. Il serait difficile de lui trouver un cadeau de Noël. Une fois, il a rappelé ceci à certains de ses fidèles qui pensaient lui faire une faveur : « Je ne prendrai pas un taureau dans ta maison ni des boucs dans tes bergeries. Car tous les animaux des forêts sont à moi, toutes les bêtes des montagnes par milliers » (Ps 50.9,10). Aucun enseignant, tyran, patron, entraîneur, sergent instructeur, contrôleur de l'inspection du travail ou tireur fou ne lui donne d'ordres, car « notre Dieu est au ciel, il fait tout ce qu'il veut » (Ps 115.3). Il n'est pas en retard dans sa planification, en manque d'énergie, en manque d'influence, en attente d'approbation bancaire ou de permis de construire pour accomplir ses plans, car « il n'y a personne qui résiste à sa main et qui lui dise : Que fais-tu ? » (Da 4.35.)

On ne peut qu'imaginer la satisfaction qu'il doit retirer de tout ce qu'il fait. On a vu le visage ravi d'un enfant dont le chef-d'œuvre bariolé, intitulé « Maison avec arbre », a été affiché sur le réfrigérateur. On connaît tous ce sentiment de joie lorsqu'on nous complimente pour le dîner qu'on a préparé, qu'on tape une dissertation convaincante, qu'on caresse les fleurs du regard,

ou qu'on finalise la fusion de deux entreprises. On ne se lasse pas de revenir admirer ce trottoir en briques que l'on a posé, ce modèle réduit de navire qui a fière allure dans la bibliothèque, la Ford Mustang de 1964 que l'on a réparée dans le garage. On a le sourire jusqu'aux oreilles après avoir joué un bon tour à l'oncle Frank. Qu'a ressenti le poète Robert Frost en tenant le premier exemplaire de la compilation de ses œuvres ? Ou Michel-Ange en regardant sécher le dernier morceau de la fresque de la voûte de la chapelle Sixtine ? Qu'est-ce qui a traversé l'esprit de Steven Spielberg lors de la première de son dernier film ?

Des babioles pour Dieu. Selon vous, quel sentiment l'a envahi, juste après avoir donné naissance à un milliard de galaxies ? Avec sa simplicité caractéristique, la Bible nous dit : « Dieu vit que cela était bon » (Ge 1.18). Après avoir pris du recul pour admirer le panorama, il s'est reposé, non pas pour reprendre son souffle, mais pour savourer l'instant.

Voilà ce qu'est le contentement.

Un travail bien fait est doublement gratifiant si quelqu'un est là pour le remarquer. Dieu est aussi comme ça. Il a dit à Job qu'une fois les fondations de la terre posées, « tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie » (Job 38.7). À cette vue, ils ont dû se prosterner devant lui. Est-il possible de saisir cette scène céleste ? Pour toutes les œuvres de Dieu, depuis les temps anciens :

Jour et nuit, la fumée de l'encens des louanges monte vers lui des coupes d'or tenues par des êtres célestes qui s'inclinent en guise de révérence ; les harpes de myriades de chérubins et de séraphins le louent continuellement avec ravissement, et les voix de toutes ces puissantes armées s'élèvent inlassablement pour l'adorer... Pouvez-vous percevoir la douceur de cette harmonie qui se déverse continuellement dans l'oreille de Dieu³ ?

Tant de bonheur et d'adoration à savourer ! Mais on n'a pas encore considéré ce qui ravit le plus son cœur.

Si vous étiez Dieu, où iriez-vous pour être impressionné ? Après tout, vous avez créé tout être et toute chose. Tout est merveilleux, sans doute, mais toujours inférieur à vous. Converser avec n'importe laquelle de vos

créatures, même la plus grandiose, vous demande un abaissement infini de vous-même. Qu'est-ce qui pourrait vraiment divertir votre esprit sans limites ? Quelle idée pourrait vous intriguer ? Quelle compagnie pourrait vous charmer ? Quelle personnalité et quelles réalisations seraient en mesure de vous surprendre ? Où pourriez-vous trouver assez de beauté et de grâce pour *vous* ravir ?

Il n'y a qu'une seule réponse. Rien ne peut satisfaire un être infini, sinon un être infini. Pour Dieu, l'extase vient quand il se regarde dans le miroir.

Où est ce miroir ?

Dans la Trinité.

Des éternités avant le cosmos, avant les anges, avant le ciel lui-même, le seul et unique Dieu existait en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Celui qui nie cela n'est pas chrétien. Pour le sonder, toutefois, vous devez être l'un des trois.

Dieu n'a donc jamais été seul. Trois-en-un, il ne puise la vie, l'être et le bonheur suprême en nul autre qu'en lui-même. Il soutient sa propre existence et attise la flamme de sa propre vie émotionnelle. Il est son propre meilleur ami.

L'Esprit est soumis. Partageant la même déité et le même statut que les autres, il découle néanmoins éternellement du Père et du Fils. Sa tâche est d'honorer le Fils en appliquant à nos vies les bénéfices de la mort et de la résurrection de Christ. Le Père et le Fils l'« envoient ». L'Esprit n'a pas de ressentiment à cet égard. Il n'en a jamais eu. Les Trois ont éternellement convenu de cela. C'est la nature même de l'Esprit de révéler le Fils. Il sait exactement ce que pensent le Fils et le Père, et il brûle d'amour pour eux, car les Trois sont Dieu ensemble. Le Père et le Fils aiment l'Esprit pour cela.

Dans la Bible, cependant, le Fils occupe le centre de la scène. Il est Dieu, divinité absolue, sur un pied d'égalité avec le Père et l'Esprit, à tous les niveaux. Le Père ne se lasse pas de le vanter :

« Voici mon serviteur, que je soutiendrai, mon élu, en qui mon âme prend plaisir... » (És 42.1.)

« Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection » (Mt 3.17).

Les deux sont si proches que le Fils est « dans le sein du Père », c'est-à-dire, reposant sa tête sur sa poitrine, comme le faisaient des amis proches, inclinés sur le tapis autour d'une table basse, au Moyen-Orient (Jn 1.18). En outre, Dieu a remis l'univers entre les mains du Fils : « Toutes choses m'ont été données par mon Père » (Lu 10.22).

Pourquoi le Père le chérit-il autant ? Parce qu'il se voit dans son Fils. Ses propres perfections y sont impeccablement reflétées. Le Fils est Dieu reflété dans le miroir. En lui, Dieu voit la source de toute intelligence, de toute grandeur et de toute bonté. Quand *on* se regarde dans le miroir, on est presque toujours déçu. Dieu se voit dans le miroir et il est ravi. Pour dire les choses d'une façon presque ridicule, si le Père a déjà eu des « envies », elles sont parfaitement comblées par le Fils. Le Trio éternel se complaît ensemble dans une danse tournoyante d'amour mutuel. La Trinité jouit d'un bonheur qui dépasse l'entendement.

Cela vous épate-t-il ? Ça le devrait.

Mais comment cela aide-t-il le patient atteint d'un cancer, qui crache du sang ? Ou le prisonnier assis dans le couloir de la mort ? Ou John McAllister recouvert de fourmis ?

Pensez-y de la façon suivante. Votre voiture tombe en panne sur une route secondaire, à plus d'une centaine de kilomètres de la maison, et vous n'êtes pas mécanicien. Sur la banquette arrière, vos enfants pleurnichent et sont affamés. Vous avez égaré votre porte-monnaie. Vous parcourez un kilomètre à pied pour atteindre la ville la plus proche. Tout en marchant, vous vous sentez enrhumé. Depuis une cabine téléphonique, vous appelez des amis et ça ne répond pas. Les garages sont fermés. Vous regardez autour, sur la rue principale, pour trouver une personne qui pourrait vous reconduire à votre voiture et éventuellement, jeter un coup d'œil sous le capot, mais surtout pour mettre votre famille à l'abri jusqu'à ce que quelqu'un vous envoie de l'argent.

Qui allez-vous aborder ? Ce vieux monsieur sortant du salon funéraire, les yeux emplis de larmes ? Ces adolescents qui s'insultent de part et d'autre de la rue ? L'homme d'âge mûr qui sort en furie de cette maison mitoyenne en crachant des mots grossiers et en claquant la porte ? La femme au manteau

fait connaître » (Jn 1.18)⁴. Considérez ceci avec respect : prenez une photo de Jésus et vous avez Dieu sur film.

À quoi ressemblait Dieu quand il s'est mis à notre place ? Il était sympathique. Les gens appréciaient l'enfant qui travaillait avec son père, à l'échoppe du charpentier de Nazareth. Un garçon intelligent, oui, mais ça ne l'a pas gâté : ses parents ont remarqué à quel point il était obéissant. « Tous lui rendaient témoignage ; ils étaient étonnés des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche » (Lu 2.51,52 ; 4.22).

À l'âge adulte, il a marché à contre-courant d'une vie de complaisance, comme un saumon qui remonte le cours d'eau. Voyez ce qu'il a fait de ses journées. Le chapitre 1 de Marc est un documentaire, une journée typique. Un matin de sabbat, il se rend à la synagogue de Capharnaüm, près du lac. Là, il nourrit des cœurs affamés avec une sorte de pain qui ne s'achète pas. Au milieu de son sermon, un maniaque se met à crier dans la foule. « Sors de cet homme ! » lui crie le Maître. Le démon incriminé obéit aussitôt avec haine, et le pauvre homme est rétabli. Le culte se termine et le voici maintenant dans la modeste maison de Simon et d'André. Or, la belle-mère de Simon est clouée au lit avec de la fièvre, une cause de décès commune. Jésus ne se contente pas de lui parler à distance : il se rend à son chevet, lui prend la main et l'aide à se relever. Son front se rafraîchit et elle leur sert à manger.

Le soleil se couche. Cela signifie que le sabbat est terminé et que le travail est autorisé, comme le fait de transporter un malade sur une civière dans la rue. Avez-vous entendu qu'elle a été guérie aujourd'hui, par vous savez qui ? Ils viennent, « tous les malades et les démoniaques. Et toute la ville était rassemblée devant sa porte. Il guérit beaucoup de gens qui avaient diverses maladies ; il chassa aussi beaucoup de démons... »

Mais tôt le lendemain matin, avant que quelqu'un le sache, il se glisse dehors, dans l'obscurité, et trouve un endroit tranquille, loin de la ville. Ses compagnons le cherchent. Le voici à nouveau en train de prier. Ne sais-tu pas que tout le monde te cherche ?

Il le sait. Mais, « allons ailleurs, dans les bourgades voisines, afin que j'y prêche aussi ; car c'est pour cela que je suis sorti ». Ainsi, commence les trois ans et demi les plus altruistes jamais vécus.

Un lépreux se jette à genoux. « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre pur. » Brisant tous les protocoles et passant par-dessus la répulsion naturelle, Jésus tend la main, le touche et dit : « Je le veux, sois pur. » En peu de temps, la peau blanche malade de l'homme reprend des couleurs et il peut rentrer chez lui (Lu 5.12,13).

Une foule attristée s'engouffre par la porte de la ville de Naïn. Ils transportent un mort, le fils unique de sa mère, une veuve. Qui prendra soin d'elle désormais ? Jésus et ses disciples s'approchent de la ville. Tandis que les deux groupes se croisent, Jésus s'arrête. Les regards se tournent nerveusement. Il s'apprête à *toucher* le cercueil ! Certains dans la foule sont sur leurs gardes. De quel droit un étranger fait-il cela ? Or, ils ne connaissent ni ses intentions ni sa puissance, car « le Seigneur, l'ayant vue, fut ému de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleure pas ! Il s'approcha, et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Il dit : Jeune homme, je te le dis, lève-toi ! Et le mort s'assit, et se mit à parler. Jésus le rendit à sa mère » (Lu 7.11-15).

Voilà comment ça s'est passé avec les mendiants aveugles, les femmes à la colonne vertébrale tordue et ceux qui manquaient de vin lors de mariages.

Un bateau dérive sur la mer de Galilée. Tout est calme sauf le vent qui fait claquer la voile. Dernièrement, il y a eu tant de gens que le Maître et ses amis proches ont tout juste eu le temps de manger. Ils s'autorisent donc cette petite escapade ensemble. Cependant, la foule a trouvé où ils vont débarquer et s'empresse de faire le tour du lac pour aller à leur rencontre. La sortie tombe à l'eau, mais « quand il sortit de la barque, Jésus vit une grande foule et fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger ; et il se mit à leur enseigner beaucoup de choses » (Mc 6.34).

Tandis que le soleil se couche, beaucoup de malades retrouvent leur vitalité, des sourds entendent les potins de la journée pour la première fois, et l'âme de chacun est rassasiée. Mais ils ont l'estomac vide. « Renvoie-les s'acheter de quoi manger », lui disent ses disciples. Il leur répond : « C'est un endroit isolé ; où iraient-ils ? Quels aliments peut-on trouver ? » Une mère avait préparé un repas pour son enfant et il ne l'avait pas mangé. Jésus regarde dans le panier. Ils font une prière, et cinq mille personnes se remplissent la panse avant de rentrer chez elles.

Pour qui Jésus fait-il tout cela ? Pour une société polie ? La plupart d'entre eux se fâchent et l'abandonnent après avoir entendu une chose ou deux qu'il a dites. Ceux qui s'attachent vraiment à lui sont des gens ordinaires : des pêcheurs, un collecteur d'impôts, deux vieilles filles et leur frère célibataire. Jésus se donne beaucoup de mal pour les gens qui portent juste un peu trop de bagages. Il y a eu cette dame avec le problème de saignement – on déteste même la mentionner. Il avançait dans la foule pour atteindre une petite fille malade, lorsque la femme a saisi son vêtement, tout en espérant qu'on ne la remarque pas. Il s'est retourné, elle s'est mise à pleurer et à faire une scène. Mais il n'était pas du tout fâché. Jésus lui a dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix » (Lu 8.48).

Puis, il y a eu cet homme au cimetière, celui qui courait nu en criant et en décourageant quiconque d'assister aux funérailles. Mais Jésus a su capter son attention, et quand Jésus a eu fini, il était déceimment vêtu et se tenait droit comme un écolier de maternelle avec ses mains sur le bureau. Nul n'a jamais autant supplié Jésus de l'emmener avec lui.

Criminels condamnés, démoniaques, hommes de petite taille avec trop d'argent, femmes dont les maisons ne se visitaient qu'après la tombée de la nuit, voilà les gens qu'il est allé chercher. Il leur a lavé les pieds et s'est rendu à leurs fêtes. Néanmoins, il n'a jamais donné le sentiment que ses mains étaient sales après coup. Les enfants tiraient sur ses vêtements et grimpaient sur ses genoux. Il a réservé sa colère pour ceux qui se croyaient importants et pour ses disciples quand ils tentaient d'éloigner les enfants de lui ou quand ils lui ont suggéré d'« ordonner que le feu descende du ciel » sur les gens qui n'avaient pas reçu le message.

Cela ne veut pas dire qu'il tolérait le péché ; aucun prédicateur à Harlem n'a jamais autant parlé à son assemblée de l'étang de feu. Mais les gens qui s'apitoyaient sur leur sort et regrettaient d'avoir agi comme ils l'avaient fait n'avaient jamais connu un tel pardon. Prenez l'incident de la nuit où Pierre a essayé de passer incognito dans la cour – le déni, le chant du coq. Trois jours plus tard, Jésus envoie un message aux onze pour leur dire que tout va bien, et il s'assure que ce chiot blessé en particulier reçoive bien le message : « Allez dire à ses disciples, *et à Pierre...* » (Mc 16.7.) Plus tard encore,

il prédit devant les amis du pêcheur qu'une fois âgé, Pierre se distinguera par une mort courageuse, pour l'amour du Maître.

Il guérit l'oreille coupée de celui-là même qui était venu l'arrêter. Il sauve l'âme du misérable pitoyable qui est crucifié à ses côtés. Il balaye en douceur les tristes doutes de Thomas, le soir de sa résurrection, dans la chambre haute, alors que la porte était verrouillée. Combien il a pleuré à l'enterrement d'un ami et consolé les plus timides parmi nous ! Il a accompli, dans tous les sens, la promesse ancienne et sacrée : « Il ne brisera point le roseau cassé et il n'éteindra point la mèche qui brûle encore ; il annoncera la justice selon la vérité » (És 42.3).

« Très impressionnant, ce Jésus », dit-on. « Mais qu'en est-il du Père ? Il y a un peu trop d'Ancien Testament en lui, à mon goût : tous ces éclairs et ce tonnerre sur le mont Sinaï. Il est bienheureux dans les cieux. Mais se soucie-t-il de nous ? »

Écoutez les paroles révélatrices du Fils de Dieu : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, *il ne fait que ce qu'il voit faire au Père* ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement » (Jn 5.19).

Le Père se soucie-t-il de nous ? Le guérisseur de Galilée n'a jamais relevé un brin d'herbe plié sans avoir vu son Père le faire au préalable. Jésus a été ému de compassion à la vue des foules désemparées, mais un millénaire plus tôt, il a été écrit de Yahvé : « Comme un père a compassion de ses enfants, l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent. Car il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps 103.13,14).

On sait que Jésus a eu pitié des orphelins, mais Osée a dit du Père : « Car c'est auprès de toi que l'orphelin trouve compassion. » Oui, Jésus a pleuré devant le tombeau de Lazare, mais du Père, nous apprenons ceci : « Elle a du prix aux yeux de l'Éternel, la mort de ceux qui l'aiment. » Christ a défendu les pauvres, s'est insurgé contre l'oppression des riches et a renversé les tables d'argent sale dans le temple, mais des siècles auparavant, Yahvé a envoyé ses prophètes dire à une culture festive, pauvre et damnée : « Malheur à ceux qui prononcent des ordonnances iniques, et à ceux qui transcrivent des arrêts injustes, pour refuser justice aux pauvres et ravir leur droit aux malheureux de mon peuple, pour faire des veuves leur proie, et des orphelins leur butin !

Que ferez-vous au jour du châtement et de la ruine qui du lointain fondra sur vous ? » (Os 14.3 ; Ps 116.15 ; Am 5.7-12,18 ; És 10.1-3a.)

L'Agneau de Dieu a tendu la joue à ceux qui le frappaient et a plaidé la clémence pour ses meurtriers, mais nous avons lu de Yahvé : « L'Éternel est miséricordieux et compatissant, lent à la colère et riche en bonté ; il ne conteste pas sans cesse, il ne garde pas sa colère à toujours ; il ne nous traite pas selon nos péchés, il ne nous punit pas selon nos iniquités » (Ps 103.8-10).

C'est le Dieu de Moïse, le Saint d'Israël, le sujet des visions d'Ézéchiel et des révélations de Daniel, qui a interdit à Israël de maudire les sourds ou de faire trébucher les aveugles. *Il* a eu pitié d'Agar sanglotant dans le désert, à court d'eau, assise à distance de son enfant, et disant : « Que je ne vois pas mourir mon enfant. » *Il* a promis un fils à Anne, qui pleurait alors si amèrement qu'elle paraissait ivre, tant elle était déçue de ne pas pouvoir tenir un enfant dans ses bras et concevoir. Il dit à qui veut bien le croire : « *L'Éternel désire vous faire grâce* et il se lèvera pour vous faire miséricorde » (Lé 19.14 ; Ge 21.15-17 ; 1 S 1 ; És 30.18).

Toutefois, il a dit aussi : « Il vous a été fait la grâce, par rapport à Christ, non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui » (Ph 1.29).

Notre appel à souffrir vient d'un Dieu dont la tendresse dépasse toute description. À défaut de s'accrocher à cette vérité dans les pires moments de la vie, on finit par mal interpréter ce qui nous arrive et par le haïr.

Pour le moment, cependant, voyons quelque chose d'encore plus profond à son sujet.